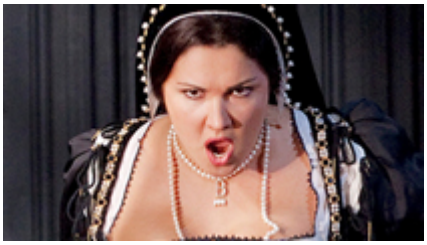
Anna Netrebko chante Anna Bolena sur Mezzo (2011)



Mezzo : Donizetti : Anna Netrebko chante Anna Bolena, 1830, 4 > 21 octobre 2014. Après avoir chanté Elvira des Puritains de Bellini en 2007, dans les même conditions, -direct retransmis dans les salles des cinémas du monde entier, revoici la divine Netrebko en 2011, dans un rôle taillé pour elle, pour son timbre angélique et blessée d'héroïne tragique sacrifiée : Anna Bolena. Un personnage finement portraituré qui balance entre trouble amoureux (pour Percy son ancien amant…), inquiétude angoissé, langueur douloureuse et finalement folie… au point de tomber morte… dans la Tour de Londres, avant que l'on vienne la chercher pour être exécutée avec ses soit disants amants : Percy, et le musicien Mark Smeaton… Premier des volets du feuilleton lyrique dédié par Donizetti à la chronique des Tudor, Anna Bolena offre à la cantatrice dans le rôle titre, un personnage à la blessure tragique, racinienne, et aussi dans l'étoffe des deux tessitures précisées par le compositeur, une très belle confrontation de femmes, entre Anna (soprano) et sa rivale, la nouvelle favorite en titre qu'Henri VIII veut épouser, Giovanna (Jeanne Seymour, mezzo) : mais ici, subtilité de la conception donizettienne, l'affrontement n'a pas lieu car Giovanna est éblouie et touchée par le sort de la Reine Anna dont elle ne veut pas que la condamnation lui soit imputée. Deux portraits de femmes aimantes donc, qui des deux côtés confirment le génie psychologique, plutôt fin et nuancé d'un Donizetti que l'on ne connaît toujours pas à sa juste valeur dramatique.



Les chemins et la mécanique de l'amour sont traîtres et retors. Pour épouser Giovanna, Henri VIII doit prendre au piège la Reine Anna, souveraine en titre, en révélant ses amours adultérines : de fait, il favorise le rapprochement de Percy (un ancien soupirant d'Anna avant qu'elle ne soit couronnée) et le jeune musicien manipulable Mark Smeaton… les 3 seront surpris en épanchement et effusion partagée, dont Smeaton qui ayant volé le portrait de la Reine par passion secrète, se retrouve dénoncé par son propre acte… Si Anna résiste, – Donizetti lui réserve de superbes scènes dont la plus touchante dans la prison qui précède l'annonce de son exécution, Giovanna tente toujours d'infléchir la cruauté barbare du Roi, lequel frappe par sa brutalité virile de lion inflexible. Dans la réalité, Anne Boleyn sera décapitée dans la Tour de Londres pour adultère en 1536, première décapitation publique de l'histoire britannique.



Notre avis. Evidemment, la production diffusée par Mezzo en octobre 2014 ne bénéficie pas du casting royal de l'Opéra de Vienne avec l'incomparable et très attractive Elīna Garanča dans le rôle de Giovanna la nouvelle favorite (dvd Deutsche Grammophon, un titre mémorable de ce fait où La Garanča est affrontée à la même Anna Netrebko) : deux tempéraments féminins s'imposent ici, tissés dans le plus noble bel canto, tout au moins sur le plan de l'expressivité car souvent avouons que comme pour son Elvira, Anna Netrebko manque parfois d'une précision claire dans l'architecture des vocalises. Sa coloratoura manque de détail et de stabilité, mais l'expressivité et la couleur du timbre convient idéalement au portrait de la Reine suspectée, bafouée, piégée, et finalement détruite par la perversité de

son époux Enrico, l'infâme Henry VIII. Peu à peu, Anna sombre dans le désordre mental : c'est une martyr amoureuse sacrifiée, un rôle parfait que le romantisme aime dévoiler, exalter, sublimer d'acte en acte jusqu'à la folie finale. De toute évidence, la présence vocale et la plastique cinématographique de la diva font des atouts toujours aussi irrésistibles : offrant d'Anna Bolena, un portrait très attachant. A ses côtés tous les rôles sont défendus avec style et panache dans les costumes somptueux de McVicar : Henry VIII est brutal et despotique ; Giovanna, presque aussi déchirée qu'Anna et Riccardo Percy l'aimé d'Anna est particulièrement ardent, enflammé (on comprend qu'Anna se laisse peu à peu succomber au charme de leur amour passé…). Donizetti a vécu une résurrection tardive : ce n'est qu'en 1957 sur la scène de le Scala de Milan que la distribution réunissant Maria Callas et Giulietta Simionato dans les rôles de Anna et de Giovanna (mise en scène de Visconti) contribua à révéler les beautés de l'ouvrage tragique.

Donizetti : Anna Bolena, 1830 sur Mezzo.

Anna Netrebko (Anna Bolena)
Ekaterina Gubanova (Giovanna Seymour)
Ildar Abdrazakov (Enrico VIII)
Stephen Costello (Riccardo Percy)
Tamara Mumford (Mark Smeaton)
Keith Miller (Lord Rochefort)
Eduardo Valdes (Sir Hervey)

The Metropolitan Opera House Orchestra, Marco Armiliato (direction)

David McVicar (mise en scène)

Robert Jones (décors)
Jenny Tiramani (costumes)
Paule Constable (lumières)
Andrew George (chorégraphie)

Enregistré au Metropolitan Opera House, New York, en 2011
Réalisé par Gary Halvorson

Grille des diffusions sur **Mezzo Live HD :**

04 / 10 – 09h00
05 / 10 – 20h30
06 / 10 – 17h00
07 / 10 – 00h00
07 / 10 – 13h45
18 / 10 – 09h00
19 / 10 – 20h30
20 / 10 – 17h00
21 / 10 – 00h00
21 / 10 – 13h0

Compte rendu, opéra. Saint Céré. Halle des sports, le 8 août 2014. Donizetti : Lucia di Lammermoor. Burcu Uyar, Lucia; Gabriele Nani, Enrico; Svetislav Stojanovic, Edgardo ….. Orchestre et choeur Opéra Éclaté, Gaspard Brécourt, direction. Olivier Desbordes, mise en scène; Ruth Gross, décors et costumes; Patrice Gouron, lumières.



Parmi les dizaines d'opéra (-plus de soixante-dix en tout-) que **Gaetano Donizetti** (1797-1848) a composé, **Lucia di Lammermoor** est l'un des plus célèbres. Pour son livret, Salvatore Cammarano (NDLR : l'auteur du livret du Trouvère de Verdi en 1857) s'est inspiré du livre de l'écrivain écossais Walter Scott, lequel s'était inspiré d'un fait divers réel remontant du XVIIème siècle. A cause du mauvais temps annoncé, la seconde représentation de Lucia di Lammermoor s'est déroulée à la Halle des sports de Saint-Céré. Olivier

Desbordes reprend le chef d'oeuvre de Donizetti dans une nouvelle production co-produite avec le Centre Lyrique de Clermont-Auvergne. Pour l'occasion une distribution et un chef d'orchestre jeunes ont été réunis pour donner vie aux personnages et à la musique du drame Donizettien.

Lucia de fureur et de sang, entre deux coups de tonnerre

Concernant la mise en scène, Olivier Desbordes place Lucia dans une Écosse intemporelle : ce qui s'avérerait être une excellente idée si les costumes féminins de Ruth Gross n'étaient aussi vilains, tristes, définitivement inesthétiques. Quel dommage en effet que les choristes et Alisa ne soient perçues que comme des paysannes et non comme des jeunes nobles; quant à la pauvre Lucia, qui est déjà une victime, exceptée la robe de mariée, elle est affublée d'ensembles assez ternes. Le module central sert à la fois de fontaine (dans laquelle Lucia devenue folle finira par rejoindre le fantôme qui l'effrayait tant), de forêt puis de salle de réception. Ce sont les très belles lumières de Patrice Gouron qui font passer la grande tristesse des costumes.



Le plateau vocal réuni est dans l'ensemble assez jeune, grandement dominé par **la soprano franco-turque Burcu Uyar.** La voix, certes claire, mais large et chaleureuse de la jeune femme colle parfaitement au rôle de Lucia; bonne comédienne, la cantatrice rend bien les sentiments d'une jeune fille sacrifiée sur l'autel de la politique ; elle souligne l'écrasante domination des hommes sur leurs filles ou leurs soeurs. Et d'ailleurs Olivier Desbordes a une

excellente idée en faisant aller et venir Lucia sur une charrette telle la victime expiatoire de l'ambition démesurée et inhumaine d'Enrico. Gabriele Nani qui chante Enrico est retors et méchant à souhait prenant le dessus, accablant sa pauvre soeur avec d'autant moins de scrupules qu'il est obnubilé par son avenir politique sans se préoccuper d'autre chose. Un seul regret, que son entrée pendant la folie de Lucia ait été coupée : Olivier Desbordes ayant souhaité que Lucia reste seule dans son délire mortel. Face à Burcu Uyar et Gabriele Nani, le jeune ténor serbe Svetislav Stojanovic campe un bel Edgardo; la voix est chaleureuse et souple mais, est-ce dû au stress, parfois peu sûre dans les aigus notamment. Si Christophe Laccassagne assume crânement le rôle de Raimondo sur un plan strictement scénique, la voix du baryton français est solide mais nous semble cependant un peu légère pour la tessiture du personnage. Il est le seul dont on ne sache pas vraiment qui de Lucia ou d'Enrico, il soutient vraiment tant il va de l'un à l'autre sans réellement se dévoiler complètement. Saluons la belle Alisa d'Hermine Huguenel, le Normano aussi retors que son maître, de Laurent Galabru (parent éloigné du comédien Michel Galabru) et le solide Arturo d'Éric Vignaud. A noter que l'orage qui se déchainait dehors, accompagné d'éclairs et de coups de tonnerre réguliers accompagnait particulièrement bien la lente descente aux enfers de Lucia même si nous aurions préféré être au château de Castelnau plutôt qu'à l'intérieur de la salle du repli. Dans la fosse, l'orchestre, en effectif réduit, est tenu avec énergie par le jeune chef Gaspard Brécourt; attentif à ce qui se passe sur le plateau, Brécourt pilote parfaitement ses musiciens et ne couvre jamais les chanteurs. Ayant retenu les leçons de l'édition 2014 au cours de laquelle une partie des musiciens avaient failli se retrouver engloutis par des rideaux, les responsables avaient pris soin de mettre une séparation nette entre lesdits rideaux et l'orchestre. Souhaitons une belle carrière à ce jeune chef prometteur.

C'est une belle production de Lucia di Lammermoor que nous

présente Olivier Desbordes; production qui aurait pu être superbe si la costumière avait pris autant soin des femmes que des hommes en donnant aux premières des costumes dignes de ce nom. Fort heureusement le plateau vocal et l'orchestre défendent la partition avec panache, voire excellemment : la Lucia de Burcu Uyar demeure l'argument le plus convaincant du spectacle de Saint-Céré 2014.

Saint Céré. Halle des sports, le 8 août 2014. Gaetano Donizetti (1797-1848) : Lucia di Lammermoor opéra en trois actes sur un livret de Salvatore Cammarano d'après l'oeuvre éponyme de Walter Scott. Burcu Uyar, Lucia; Gabriele Nani, Enrico; Svetislav Stojanovic, Edgardo; Christophe Lacassagne, Raimondo; Éric Vignau, Arturo; Laurent Galabru, Normano; Hermine Huguenel, Alisa; Orchestre et choeur Opéra Éclaté, Gaspard Brécourt, direction. Olivier Desbordes, mise en scène; Ruth Gross, décors et costumes; Patrice Gouron, lumières.

Compte rendu, opéra. Bordeaux. Opéra National de Bordeaux, le 27 mai 2014. Donizetti : Anna Bolena. Elza van der Heever, Keri Alkema, Sasha Cooke… Orchestre National Bordeaux Aquitaine.

Leonardo Vordoni, direction. Marie-Louise Bischofberger, mise en scène.



Bordeaux, Opéra. Touchante Anna Bolena… Fin de saison lyrique belcantiste à l'Opéra National de Bordeaux avec la nouvelle production d'Anna Bolena de Donizetti, dans une mise en scène de Marie-Louise Bischofberger. La distribution réunit de jeunes chanteurs, plutôt investis, dont en première place la soprano Elza van der Heever dans le rôle-titre. L'Orchestre National Bordeaux Aquitaine est à son tour dirigé par le chef italien invité Leonardo Vordoni. Donizetti, grand improvisateur italien de l'époque romantique, compose Anna Bolena en 1830, à l'âge de 33 ans. L'opéra seria sur le livret de Felice Romani inspiré de l'histoire d'Anne Boleyn, Reine d'Angleterre, sinspire en réalité en fait de deux pièces de théâtre : l'Anna Bolena de Pepoli et l'Enrico VIII de Marie-Joseph de Chénier (dans une traduction italienne d'Ippolito Pindemonte). Comme souvent dans les opéras belcanto, le texte n'est que prétexte pour les envolées lyriques.

Beauté touchante d'un destin tragique

L'histoire est celle d'Anne Boleyn, deuxième femme du Roi d'Angleterre Henri VIII, auparavant favorite du Roi. C'est grâce à leur mariage, après l'annulation du précédent avec Catherine d'Aragon, que le Royaume Uni réalise le schisme de

l’Église d’Angleterre avec le Vatican. Sa fortune durera peu, puisqu’elle est condamnée à la guillotine et remplacée par l’une de ces dames de compagnie, Jeanne Seymour. Le succès glorieux de l’oeuvre dans toute l’Europe fait de Donizetti une véritable célébrité, il s’agît en effet de son premier opéra de maturité, qui, tout en étant moins personnel que Lucia di Lamermoor, demeure une tragédie lyrique flamboyante. La performance des interprètes s’inscrit ainsi parfaitement dans la nature de l’ouvrage. Ils ont tous un bel investissement qui est remarquable dès le début de la présentation. Le trio des femmes est extraordinaire.

Elza van der Heever dans le rôle-titre fait penser et fait songer à … Giuditta Pasta (cantatrice créatrice du rôle), par sa prestance sur scène, par la force dramatique de ces gestes, par l’humanité imposante et altière qu’elle dégage. C’est une Anna Bolena troublée, belle, appassionata, sincère. Elle déploie ses talents vocaux et théâtraux d’une façon captivante. Son duo avec Giovanna Seymour au deuxième acte : « Dal moi cor punita io sono » est un sommet dramatique et musical. La rivale Seymour est interprétée par Keri Alkema, soprano au chant plaisant et souvent dramatique. Sa complicité avec van der Heever est évidente, elle est d’ailleurs beaucoup plus touchante et mémorable dans ses échanges avec Anna Bolena qu’avec le Roi Enrico VIII. Avant d’aborder la performance des hommes, moins heureuse, remarquons également la fabuleuse prestation de la mezzo-soprano Sasha Cooke dans le rôle travesti de Smeaton, page et musicien de la Reine : belle agilité vocale tout à fait belcantiste et timbre corsé très séduisant. Sa prestation est un mélange de mélancolie et de bravoure, sans prétention : excellente.

Nous sommes plus partagés face aux solistes masculins. Le ténor Bruce Sledge dans le rôle de Percy fait de son mieux avec sa partie, d’une difficulté redoutable. Il reste pourtant affecté par une mise en scène plutôt superficielle et ne dépasse pas vraiment les difficultés du rôle. Matthew Rose

dans le rôle du Roi Enrico VIII, réussit, lui, à captiver la salle. Certes, la musique est flatteuse pour sa voix sans être particulièrement sophistiquée ni difficile, mais c'est surtout au niveau dramatique où il excelle. Sa caractérisation du monarque a quelque chose de grossier, de rustique ; sa méchanceté ne laisse pas le public insensible.

Sur le plan artistique, les créations de l'Atelier de costumes de l'Opéra de Bordeaux sont ravissantes. Les habits sont d'inspiration historique et les matériaux paraissent très riches rehaussés par la noblesse des interprètes qui les portent. L'opéra étant axé sur les destins de ses personnages féminins, nous trouvons la mise en scène de Marie-Louise Bischofberger entièrement pertinente mais avec une grande réserve. Elle arrive à faire d'Enrico VIII un enragé crédible, et d'Anna Bolena, l'incarnation de la classe et de la véracité émotionnelle. Son travail est beau et efficace, mais paraît peu profond et manquant de caractère. L'Orchestre National Bordeaux Aquitaine est, quant à lui, en grande forme. Le chef Leonardo Vordoni offre une ouverture pleine de pompe et d'héroïsme. La partition est souvent martiale, parfois monotone. Si la direction aurait pu gagner en dynamisme, nous avons aimé cependant les nombreux effets spéciaux de la baguette de Vordoni, avec le frémissement des cordes, la candeur pétillante des bois, la sonorité idyllique de la harpe. Remarquons également la performance du Chœur de l'Opéra, très sollicité, dirigé avec intelligence par Alexander Martin.

Ouvrage extraordinaire à l'Opéra National de Bordeaux ! Il s'agît aussi presque d'un avant-goût des moments forts de la saison prochaine, qui se terminera aussi avec un bijoux du belcanto italien romantique, la Norma de Bellini, avec Elza van der Heever également dans le rôle-titre. Vous pouvez encore voir Anna Bolena de Donizetti à l'affiche les 2, 5 et 8 juin 2014.

Illustration : Elsa van den Heever, Anna Bolena à Bordeaux en

2014 © Frédéric Desmesure

Donizetti : Anna Bolena à Bordeaux



Donizetti: Anna Bolena à Bordeaux (27mai>8juin 2014). heureux hasard du calendrier lyrique de mai et juin. Contemporain de Bellini, sous-estimé en comparaison à Rossini auquel il succède et à Verdi qu'il préfigure, Donizetti incarne cependant un style redoutablement efficace, comme en témoigne ses deux ouvrages inspirés de l'histoire des Tudor (Anna Bolena, 1830 et Maria Stuarda, 1834). Les deux opéras, célèbres parce qu'ils osent confronter chacun deux portraits de femmes héroïques et pathétiques (Anna Bolena, Giovanna Seymour – Maria Stuarda, Elisabetta), se révèlent convaincants par la violence des situations comme le profil psychologique qu'ils convoquent sur la scène. Liège accueille Maria Stuarda et Bordeaux, Anna Bolena.

Nommé directeur musical des théâtre royaux de Naples, **Gaetano Donizetti** profite avant l'avènement irrépressible de Verdi, de l'absence de Rossini en Italie (au profit de la France). Anna Bolena est son premier grand succès en 1830 au Teatro Carcano avec le concours des vedettes du chant, Giuditta Pasta et Giovanni Battista Rubini. Son inspiration ne semble plus connaître de limites, produisant ouvrages sur ouvrages avec une frénésie diabolique, malgré ses ennuis de santé liés à la syphilis contractée peu auparavant… Suivent de nouveaux jalons

de sa carrière lyrique dont surtout dans la veine comique pathétique, L'Elixir d'amorce (Milan, 1832 : le premier joyau annonçant dix années avant l'autre sommet qui demeure Don Pasquale de 1843 pour le Théâtre-Italien de Paris), puis Lucrezia Borgia (sur le livre de Felice Romani, l'ex librettiste de Bellini)… Comme un nouvel avatar de ce drame gothique anglais qu'il semble aimer illustrer, Donizetti compose après Anna Bolena, Maria Stuarda créé à Naples en 1834. Marino Faliero triomphe ensuite en 1835 sur la scène parisienne, la même année où il produit aussi Lucia di Lammermoor, alors que son confrère Bellini meurt après avoir livré I Puritani. Donizetti souffre toujours d'une évaluation suspecte sur son œuvre : moins poète que Bellini, moins virtuose et délirant que Rossini, moins dramatique et efficace que Verdi… l'artisan inspiré synthétise en vérité toutes ses tendances de l'art lyrique, proposant de puissant portraits lyriques à ses interprètes. Car il ne manque ni de finesse psychologique ni de sens théâtral propice aux situations prenantes.

—

Donizetti : Anna Bolena
Opéra de Bordeaux
Du 27 mai au 8 juin 2014



Opera seria, (tragédie lyrique en deux actes-), **Anna Bolena** profite de la coupe dramatique très efficace du librettiste Felice Romani (habituel complice de Bellini). Giuditta Pasta crée le rôle immense lyrique et dramatique d'Anna Bolena (soprano dramatique ample), en particulier exigeant pendant la scène de la folie (Al dolce guidami castel natio) au III (dans la tour de Londres où est retenue prisonnière l'ancienne idole royale suspectée de tromper le Roi avec son ancien amant Percy), une intensité vocale et dramatique égale. C'est le sommet de l'opéra et pour la diva requise, l'obligation de se dépasser comme tragédienne, pour convaincre. L'opéra tient aussi sa force voire sa violence de l'opposition des deux femmes, Anna Bolena et Giovanna Seymour (Jane Seymour), la nouvelle favorite d'Henry VIII. En 1957, à la Scala de Milan, Maria Callas et Giuletta Simionato, soprano et mezzo dramatique, défendait la rivalité des deux favorites d'Henry avec une flamme inédite. Plus proche de nous (Opéra de Vienne, avril 2011), le duo Elina Garanca et Anna Netrebko ont vaillamment incarné l'une et l'autre héroïnes (Giovanna, Anna) avec le même aplomb vocal, la même force dramatique (DVD Deutsche Grammophon).

Donizetti : Anna Bolena à l'Opéra de Bordeaux. Nouvelle production

Opera seria en 2 actes de Donizetti ; livret de Felice Romani.
Créé à Milan, au teatro Carcano, le 26 décembre 1830

A Bordeaux, le rôle-titre est interprété par Elza van den Heever, récemment applaudie à Bordeaux dans Ariane à Naxos (le

Compositeur) et Alcina (rôle-titre).
Direction musicale, Leonardo Vordoni
Mise en scène, Marie-Louise Bischofberger

Enrico VIII, Matthew Rose
Anna Bolena, Elza van den Heever
Giovanna Seymour, Keri Alkema
Lord Rochefort, Patrick Bolleire
Lord Riccardo Percy, David Lomeli (les 27, 30 mai et 5 et 8 juin), Bruce Sledge (2 juin)
Smeton, Sasha Cooke
Sir Hervey, Christophe Berry
Orchestre National Bordeaux Aquitaine
Chœur de l'Opéra National de Bordeaux

Bordeaux, Opéra
Les 27, 30 mai, puis 2,5 et 8 juin 2014

Donizetti : Maria Stuarda à l'Opéra royal de Wallonie, Liège (16>24mai)



Donizetti : Maria Stuarda à Liège (16>24mai 2014). Contemporain de Bellini, sous-estimé en comparaison à Rossini auquel il succède et à Verdi qu'il préfigure, Donizetti incarne cependant un style redoutablement efficace, comme en témoigne ses deux ouvrages inspirés de l'histoire des Tudor (Anna Bolena, 1830 et Maria Stuarda, 1834). Les deux opéras, célèbres parce qu'ils

osent confronter chacun deux portraits de femmes héroïques et pathétiques (Anna Bolena, Giovanna Seymour – Maria Stuarda, Elisabetta), se révèlent convaincants par la violence des situations comme le profil psychologique qu'ils convoquent sur la scène. Liège accueille Maria Stuarda et Bordeaux, Anna Bolena.

Nommé directeur musical des théâtre royaux de Naples, **Gaetano Donizetti** profite avant l'avènement irrépressible de Verdi, de l'absence de Rossini en Italie (au profit de la France). Anna Bolena est son premier grand succès en 1830 au Teatro Carcano avec le concours des vedettes du chant, Giuditta Pasta et Giovanni Battista Rubini. Son inspiration ne semble plus connaître de limites, produisant ouvrages sur ouvrages avec une frénésie diabolique, malgré ses ennuis de santé liés à la syphilis contractée peu auparavant… Suivent de nouveaux jalons de sa carrière lyrique dont surtout dans la veine comique pathétique, L'Elixir d'amorce (Milan, 1832 : le premier joyau annonçant dix années avant l'autre sommet qui demeure Don Pasquale de 1843 pour le Théâtre-Italien de Paris), puis Lucrezia Borgia (sur le livre de Felice Romani, l'ex librettiste de Bellini)… Comme un nouvel avatar de ce drame gothique anglais qu'il semble aimer illustrer, Donizetti compose après Anna Bolena, Maria Stuarda créé à Naples en 1834. Marino Faliero triomphe ensuite en 1835 sur la scène parisienne, la même année où il produit aussi Lucia di Lammermoor, alors que son confrère Bellini meurt après avoir livré I Puritani. Donizetti souffre toujours d'une évaluation suspecte sur son œuvre : moins poète que Bellini, moins virtuose et délirant que Rossini, moins dramatique et efficace que Verdi… l'artisan inspiré synthétise en vérité toutes ses tendances de l'art lyrique, proposant de puissant portraits lyriques à ses interprètes. Car il ne manque ni de finesse psychologique ni de sens théâtral propice aux situations prenantes.

Donizetti : Maria Stuarda
Opéra royal de Wallonie, Liège
Du 16 au 24 mai 2014

Depuis plusieurs années, **Maria Stuarda,** reine d'Ecosse, est prisonnière et assignée à résidence au château de Fortheringhay par sa cousine Elisabetta, la reine d'Angleterre. Celle-ci doit épouser le roi de France, mais elle aime en secret le comte de Leicester qui aime en secret… Maria Stuarda. Entre les deux femmes, le conflit politique se double d'un conflit amoureux : un affrontement spectaculaire et dramatique entre la reine souveraine et la reine déchue; autour d'elles, les intrigues de la cour, les complots, la cruauté. Maria Stuarda finira décapitée…



Maria Stuarda, la tragédie de 1834, qui met en scène les reines ennemies Marie Stuart et Elisabeth Ire, est l'oeuvre la plus connue de la trilogie de Donizetti sur les reines de l'époque Tudor (avec Anna Bolena et Roberto Devereux). Déjà Anna Bolena, ouvrage plus ancien, créé en 1830, opposait deux femmes rivales (soprano et mezzo : Anna et Giovanna soit Anne Boleyn et Jane Seymour). Dans l'ouvrage de Donizetti, les deux femmes ne s'affrontent pas tant pour le pouvoir que pour l'amour d'un homme, le comte de Leicester.

Leur altercation culmine au II.
Parmi les moments les plus poignants figurent le dialogue entre les deux reines à l'acte II, le duo entre Maria et Talbot à l'acte III, l'air déchirant de Maria avant son exécution (alors que Donizetti imagine un évanouissement fatal pour Anna Bolena). L'opéra fut interdit par le roi de Naples à cause d'une dispute qui éclata lors des répétitions entre les prime donne qui incarnaient les reines d'Ecosse et d'Angleterre. L'une traita l'autre de « vile bâtarde », conformément au texte mais avec tellement de conviction, qu'il fallut les séparer de force…
Outre l'anecdote, l'opéra qui répond à une commande du San Carlo de Naples fut créé dans une version tronquée. C'est la Scala de Milan qui en 1835 accueillit Maria Stuarda avec Maria Malibran dans le rôle-titre, laquelle en méforme chanta très mal. Qu'importe, la confrontation entre les deux reines opposées au II redouble d'impact et de surenchère dramatique, dont Verdi se souviendra. Le dramatisme de Donizetti atteint là un paroxysme particulièrement réussi par ce qu'il dévoile non deux types politiques, mais deux âmes bataillant, échevelées, portées par une passion égale pour le même homme (Roberto : Robert de Leicester). En traitant Elisabeth de « bâtarde », Maria Stuarda signe son arrêt de mort.

Direction musicale: Aldo Sisillo
Mise en scène et costumes: Francesco Esposito
Chef des chœurs: Marcel Seminara
Orchestre & Chœurs: Opéra Royal de Wallonie-Liège

Maria Stuarda: Martine Reyners*
Elisabetta: Elisa Barbero*
Roberto comte de Leicester: Pietro Picone
Talbot: Pierre Gathier
Cecil: Ivan Thirion
Anna Kennedy: Laura Balidemaj

* pour la première fois à l'Opéra royal de Wallonie, Liège

5 dates événements
Les 16, 18, 20, 22, 24 mai 2014, à 15h ou 20h

CRITIQUE, opéra. Toulouse. Théâtre du Capitole, le 6 février 2014. Donizetti : La Favorite. Vincent Boussard, mise en scène; Ludovic Tézier… Antonello Allemandi, direction.



CRITIQUE, opéra. Toulouse. Théâtre du Capitole, le 6 février 2014. Donizetti : La Favorite. Vincent Boussard, mise en scène; **Ludovic Tézier… Antonello Allemandi**, direction — Gaetano Donizetti a, comme tout compositeur d'opéra du XIX ème siècle, obtenu des commandes à Paris, ville centrale de l'opéra romantique. La Favorite a d' abord été commandée pour le Théâtre de la Renaissance et le titre en était l'ange de Nisida, mais a finalement été crée à l'Opéra de Paris. De ce fait le compositeur ambitieux a souscrit aux exigences de cette institution. Il a rajouté un premier acte -qui n'est pas de sa meilleure plume- ; a réécrit la partie de Léonore pour la très célèbre contralto Rosine Stoltz. L'opéra a connu un succès public entretenu ensuite par sa proximité avec le style d'Halévy et de Meyerbeer. Ce grand rôle de mezzo a aussi beaucoup fait pour la diffusion de l'ouvrage.

Le Capitole, pour cette nouvelle production a choisi la version française originale. Il a dû engager une distribution internationale pas toujours à l'aise avec le français. Sophie Koch initialement prévue s'est désengagée et c'est l'américaine Kate Aldrich qui relève le défi avec des moyens très différents. Sa Léonore est énergique et engagée. Scéniquement elle manque de tendresse dans les duos amoureux et vocalement elle ne dose pas très bien une voix de poitrine, certes sonore, mais manquant d'élégance. Les aigus sont tendus et passent en force. Son français est un peu vague. Fernand, rôle écrit pour Adolphe Nourrit, styliste impeccable, est défendu avec audace par Yijie Shi, ténor né à Shanghaï. Certes la voix est claire et la puissance ne lui est pas impossible. Mais cette émission si en avant tend vers le métal le plus agressif sur un timbre banal. Elle a ainsi pu froisser des oreilles délicates. Il tire le rôle de cet ambitieux vers une sorte de vaillance générale et gomme le bel canto et la tendresse qu'il contient. Scéniquement l'acteur est efficace. Il faut remercier le ténor chinois pour son implication dans la langue française mais ce n'est pas limiter son mérite que de dire qu'il n'y est pas très à l'aise. Le couple vedette manque donc un peu du poli belcantiste structurel de la partition de Donizetti et bascule plutôt vers le grand opéra pompier.

Succès toulousain pour La Favorite

C'est donc Ludovic Tézier qui leur vole la vedette, et haut la main. Il est charismatique en roi de Castille, tendre en amoureux comblé, puissant dans la violence de la rage de la jalousie. Il gagne en noblesse dans le choix final du pardon ambigu. L'acteur est parfait dans ce rôle de puissant qui veut se contrôler et en devient un peu distant. Vocalement le moelleux de la voix et la beauté du timbre font merveille, les lignes de chants sont ciselées, les trilles précisément réalisées. Le style belcantiste est présent avec de belles nuances et des colorations variées de la voix. Du grand art!

Le grand rôle de basse est un peu emphatique mais Giovanni Furlanetto l'humanise et chante à merveille tout du long. Marie-Bénédicte Souquet est une Ines sensible et émouvante avec une voix de soprano passant très facilement dans les ensembles. Cette présence forte est une qualité qu'elle partage avec Alain Gabriel en Don Gaspar.

La mise en scène est sage. Conscient de la grande faiblesse du livret, Vincent Boussard ne cherche pas à y suppléer. Les costumes de Christian Lacroix étaient très attendus. Ils sont merveilleux de couleurs et la beauté des étoffes ravit l'œil. Les aspects décalés des costumes (manque de fini), d' asymétrie systématique et de manche de tee shirt, sont comme un clin d'œil à la faiblesse de l'opéra lui-même. Les lumières de Guido Levi animent admirablement un décor très simple et modulable de Vincent Lemaire. Dans la fosse, l'Orchestre du Capitole brille de mille feux. La direction engagée d'Antonello Allemandi est très théâtrale, insufflant une belle énergie aux musiciens, choristes et solistes, tout particulièrement dans les grands ensembles avec choeurs. L'émotion du final de l'opéra, la plus belle musique de l'ouvrage, lui doit bien plus que les chanteurs solistes. Les choeurs sont vocalement présents avec efficacité et grandeur, tout en étant beaux à voir.

La partition écrite pour séduire le public français a été bien défendue à Toulouse. D'autres partitions plus subtiles de Donizetti sur des meilleurs livrets sont attendues, le Capitole en a les moyens.

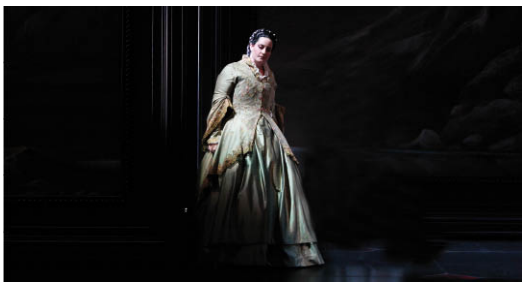
Toulouse. Théâtre du Capitole, le 6 février 2014. Gaetano Donizetti (1797-1848) : La Favorite, Opéra en quatre actes, version originale française sur un livret d'Alphonse Royer et Gustave Vaëz créée le 2 décembre 1840 à l'Académie royale de musique, salle Le Peletier ; nouvelle production. Vincent Boussard : Mise en scène; Vincent Lemaire : Décors; Christian Lacroix : Costumes; Guido Levi : Lumières. Avec : Kate Aldrich, Léonor de Guzman; Yijie Shi , Fernand; Ludovic

Tézier, Alphonse XI, roi de Castille; Giovanni Furlanetto, Balthazar; Alain Gabriel, Don Gaspar; Marie-Bénédicte Souquet, Inès; Chœur du Capitole , Alfonso Caiani, direction ; Orchestre national du Capitole; Antonello Allemandi : direction.

Illustration : © P. Nin 2014

Hubert Stoecklin

Donizetti : Anna Bolena à Bordeaux



Opéra. Bordeaux : Anna Bolena de Donizetti, du 27 mai au 8 juin 2014 ... Femme tragique. Si l'on connaît, parmi l'abondante production de Donizetti, Lucia di Lammermoor, L'Elixir d'amour, Don Pasquale, figurent aussi à son catalogue des opéras tout aussi passionnants, tragiques, intenses, psychologiques. Evoquant l'un des destins féminins les plus singuliers de l'Histoire, Anna Bolena est un incontestable chef-d'oeuvre. S'il excelle dans la veine comique et légère, – voyez son Don Pasquele aussi fin et subtile qu'une comédie rossinienne-, Donizetti s'impose à Paris dans la veine tragique. Certes il s'agit de faire évoluer le bel canto de Bellini (d'ailleurs le livret de Anna Bolena est signé du poète librettiste favori de Bellini : Felice Romani), ainsi Donizetti traite l'intelligence du texte avec un réalisme et une franchise de ton et de style qui préfigure, se rapproche de Verdi… Anna Bolena marque en 1830, la maturité du compositeur qui grâce à lui, connaît une

renommée européenne… Les français connaissent toujours mal une partition ardente et fiévreuse, à l'issue tragique qui inaugure sa trilogie anglaise qui se poursuit avec Maria Stuarda puis Roberto Devereux (lire ci-après). A Bordeaux, en mai et juin 2014, le rôle-titre est interprété par **Elza van den Heever**, récemment applaudie à Bordeaux dans Ariane à Naxos (le Compositeur) et Alcina (rôle-titre).

Opéra de Bordeaux
Donizetti : Anna Bolena
Du 27 mai au 8 juin 2014
5 dates, les 27, 30 mai puis 2, 5 et 8 juin 2014

nouvelle production
Opera seria en 2 actes de Donizetti ; livret de Felice Romani.
Créé à Milan, au teatro Carcano, le 26 décembre 1830



Leonardo Vordoni, direction
Marie-Louise Bischofberger, mise en scène

Gaetano Donizetti. Avec Bellini et avant Verdi, Gaetano Donizetti (1797-1848) incarne l'essor du bel canto italien romantique. Avec Bellini, Donizetti impose à la scène lyrique le système désormais emblématique du romantisme triomphant, de la cavatine-cabalette, tremplin vocal qui met en avant les qualités interprétatives des grands solistes… Le compositeur qui meurt fou lui-même, dévoile une disposition nouvelle à l'expression ultime et radicale des passions humaines.



Passion radicale où la folie guette…
Subtilité et finesse dans la caractérisation des personnages, conception dramatique de l'orchestre, ce autant dans la veine seria, semi seria ou comique, Donizetti sait captiver son audience grâce au raffinement mélodique confié à l'orchestre, l'écriture virtuose réservée aux chanteurs, l'équilibre des tableaux capable d'exprimer sans temps morts ni faiblesses, une intrigue scénique…
Scène de folie ou de démence dévorante, scène de somnambulisme où la raison s'égare et sombre… de Lucia di Lammermoor à La Sonnambula, Donizetti ne finit pas de nous captiver par cette hantise de la perte des facultés vitales. La musique et le chant réalisent avec une intensité irrésistible une faille inédite qui dévore les protagonistes. Sa trilogie « anglaise » élaborée autour d'Elisabeth Ière et d'Henry VIII: Anna Bolena (1830), Maria Stuarda (1834, d'après Schiller qui offre à la scène lyrique l'une des confrontations de reines parmi les plus virulentes de l'histoire lyrique) et Roberto Devereux (1837), surtout Lucia di Lammermoor (1835, qui offre à toutes les cantatrices dignes de ce nom, un personnage d'amoureuse sacrifiée sombrant dans la folie et le crime…), mais aussi ses buffa d'une délicieuse émotivité tels que L'Elisir d'Amor et son chef-d'oeuvre de la fin, Don Pasquale (partition dans laquelle Donizetti sait émouvoir sans caricature en brossant le portrait d'un vieux libidineux finalement pathétique et émouvant par sa dérisoire et impuissante sincérité) … autant d'ouvrages qui imposent le génie de Donizetti comme l'un des plus grands compositeurs italiens romantiques. D'ailleurs, Strauss quand il regarde du côté de la comédie italienne, c'est ouvertement le climat et la trame dramatique de Don Pasquale qu'il revisite pour sa comédie écrite avec Zweig, La Femme silencieuse …
Donizetti, entre Bellini et Verdi demeure mésestimé.

Secondaire après le premier, pas toujours constant et pertinent comparé au second… On l'a trouvé à torts, passionnel rugueux voire dramaturge vulgaire aux accents appuyés sans mesure ni délicatesse (plutôt propre à Bellini). C'est oublié que sous les ténèbres d'une inspiration volontiers portée vers la folie se cache un vrai tempérament soucieux du sentiment et de la vérité émotionnelle. Or les chefs et les interprètes confondent comme souvent pathos (et maniérisme) et expressivité.

RADIO. Donizetti:La Favorite. Le 23 février 2013,19h30

RADIO. Donizetti:La Favorite. Le 23 février 2013,19h30

France Musique diffuse une nouvelle production de La Favorite de Donizetti

Gaetano Donizetti

La Favorite, 1840

Créée pour Paris (donc conçue en français) en décembre 1840, avec la légendaire Rosine Stoltz dans le rôle clé de Léonor de Guzman, La Favorite de Donizetti est un ouvrage, noble, sérieux, tragique et historique (l'action se déroule en

Castille au XIVè siècle sur l'île de Léon et à Séville), et demeure l'aboutissement de la carrière de Donizzetti à Paris. Après Rossini et Bellini, et comme Verdi, Gaetano entend inscrire son nom en lettres d'or sur le boulevard parisien, tout auréolé d'une gloire non usurpée depuis ses précédents triomphes dont surtout La Fille du régiment, dans la veine plutôt comique et légère. Mais l'incarnation de Rosine Stoltz dans le rôle de Léonor fut si marquant que beaucoup de peintres, photographes (dont Nadar) et illustrateurs de l'époque (en couverture le duo Léonor et Fernand par Lépaulle) firent le portrait de l'interprète inspirée.

Aborder le grand opéra français

Après Les martyrs (en italien) Donizetti aborde et réussit le grand opéra français. C'est pour l'auteur de La Favorite une acceptation mieux assumée de sa part sombre et mélancolique… A partir des sources historiques espagnoles, Donizetti réécrit le profil des personnages clés, – ceux de l'histoire amoureuse du jeune Alphonse XI avec Leonor de Guzman-, afin de nourrir et sublimer son propre drame romantique au point de ciseler en particulier leurs accents pathétique et tragiques… De toute évidence, le génie du musicien vient d'un traitement fluide et naturel du genre historique: il a su créer des figures humaines et individuelles d'une intense vérité ; il est en cela très proche de Verdi. A Paris, Donizetti est prêt à affronter toutes les difficultés et obstacles pour monter dans le sein des sein, la "grande boutique " dont a parlé Verdi, son opéra… L'unité et la cohérence de l'ouvrage tiennent pour leur part au fait que les librettistes de La Favorite, Royer et Vaëz au travail, ont bénéficié du concours d'Eugène Scribe soi-même… Le succès à l'opéra s'écrit aussi grâce aux chanteurs, ainsi

le quatuor vocal de la création est porté par l'étoile lyrique, **Rosine Stoltz** dans le rôle de l'héroïne romantique, véritable perle et torche vocale capable de susciter l'enthousiasme du public… et en particulier celle de Berlioz qui dans Les Grotesques de la Musique, ne cache pas son admiration pour la finesse et l'expressivité de l'interprète.

Lire aussi le numéro spécial La Favorite de Donizetti publié par L'Avant Scène Opéra n°271 (novembre 2012)

Diffusion France Musique le 23 février 2013, 19h30
Donizetti: La Favorite, nouvelle production
Paris, TCE, Théâtre des Champs Elysées
Valérie Nègre, mise en scène
Paolo Arrivabeni, direction
Orchestre National de France
Avec Alice Coote, Celso Albelo, Ludovic Tézier, Carlo Colombara, Loïc Félix, Judith Gauthier…**nouvelle production présentée à Paris, TCE, en février 2013**

Illustration: Rosine Stoltz, diva romantique adulée de son vivant…

Donizetti: La Favorite,1840

OPERA. Donizetti:La Favorite. Paris,TCE,7-19 février 2013

Gaetano Donizetti

La Favorite, 1840

Créée pour Paris (donc conçue en français) en décembre 1840, avec la légendaire Rosine Stoltz dans le rôle clé de Léonor de Guzman, La Favorite de Donizetti est un ouvrage, noble, sérieux, tragique et historique (l'action se déroule en Castille au XIVè siècle sur l'île de Léon et à Séville), et demeure l'aboutissement de la carrière de Donizzetti à Paris. Après Rossini et Bellini, et comme Verdi, Gaetano entend inscrire son nom en lettres d'or sur le boulevard parisien, tout auréolé d'une gloire non usurpée depuis ses précédents triomphes dont surtout La Fille du régiment, dans la veine plutôt comique et légère. Mais l'incarnation de Rosine Stoltz dans le rôle de Léonor fut si marquant que beaucoup de peintres, photographes (dont Nadar) et illustrateurs de l'époque (en couverture le duo Léonor et Fernand par Lépaulle) firent le portrait de l'interprète inspirée.

Aborder le grand opéra français



Après Les martyrs (en italien) Donizetti aborde et réussit le grand opéra français. C'est pour l'auteur de La Favorite une acceptation mieux assumée de sa part sombre et mélancolique… A partir des sources historiques espagnoles, Donizetti réécrit le profil des personnages clés, – ceux de l'histoire amoureuse du jeune Alphonse XI avec Leonor de Guzman-, afin de nourrir et sublimer son propre drame romantique au point de ciseler en particulier leurs accents pathétique et tragiques… De toute évidence, le

génie du musicien vient d'un traitement fluide et naturel du genre historique: il a su créer des figures humaines et individuelles d'une intense vérité ; il est en cela très proche de Verdi. A Paris, Donizetti est prêt à affronter toutes les difficultés et obstacles pour monter dans le sein des sein, la « grande boutique » dont a parlé Verdi, son opéra… L'unité et la cohérence de l'ouvrage tiennent pour leur part au fait que les librettistes de La Favorite, Royer et Vaëz au travail, ont bénéficié du concours d'Eugène Scribe soi-même… Le succès à l'opéra s'écrit aussi grâce aux chanteurs, ainsi le quatuor vocal de la création est porté par l'étoile lyrique, **Rosine Stoltz** dans le rôle de l'héroïne romantique, véritable perle et torche vocale capable de susciter l'enthousiasme du public… et en particulier celle de Berlioz qui dans Les Grotesques de la Musique, ne cache pas son admiration pour la finesse et l'expressivité de l'interprète.

Lire aussi le numéro spécial La Favorite de Donizetti publié par L'Avant Scène Opéra n°271 (novembre 2012)

Donizetti: La Favorite, nouvelle production
Paris, TCE, Théâtre des Champs Elysées
Valérie Nègre, mise en scène
Paolo Arrivabeni, direction
Orchestre National de France
Avec Alice Coote, Celso Albelo, Ludovic Tézier, Carlo Colombara, Loïc Félix, Judith Gauthier…**6 représentations parisiennes**
Paris, TCE, les 7,9,12,14,17,19 février 2013
Diffusion France Musique le 23 février 2013, 19h30
Illustration: Rosine Stoltz, diva romantique adulée de son vivant…

Maria Stuarda de Donizetti

RADIO.France Musique.Donizetti:Maria Stuarda,en direct du Met,le 19 janvier,19h



Le Met diffuse en direct l'opéra Maria Stuarda, l'un des opéras historique les plus connus de Gaetano Donizetti (1797 – 1848). Différent des opéras déjà représentés, par son thème ancré dans l'histoire anglaise plus précisément, Maria Stuarda démontre deux tendances donizettiennes, l'amour des thèmes historiques et la fascination pour l'emblématique reine Elisabeth 1ère. Pour le reste, rien de bien neuf. C'est du pur Donizetti – cavatine de l'héroïne, rencontres et séparations d'amants, confrontations entre rivaux ou rivales, scènes de folie. C'est agréable, c'est fluide, c'est confortable, et ça se laisse écouter.

France Musique, samedi 19 janvier 2013, 19h

Gaetano Donizetti
Maria Stuarda, 1835

En direct du Met, Joyce DiDonato chante Maria Stuarda de Donizetti…



Reines rivales. Le synopsis, inspiré par la tragédie *Maria Stuart* de Schiller, est simple, et se déroule en trois actes. L'histoire se passe en 1567, alors que la reine d'écosse, Marie Stuart, est emprisonnée au château de Fotheringay par sa cousine, la reine d'Angleterre, Elisabeth. Au fur et à mesure de l'intrigue, les deux raisons apparaissent au public : une raison politique, Marie convoite le trône d'Elisabeth; une raison amoureuse, Marie est éprise du même homme qu'Elisabeth, Leicester, qu'Elisabeth a nommé, au début du premier acte, ambassadeur d'Angleterre en France. C'est une manière de le rapprocher habilement d'elle … en n'éveillant pas trop les soupçons. Tandis qu'Elisabeth imagine la façon d'en finir avec sa « rivale », cette dernière, dans sa prison, regrette le temps passé. Leicester arrive ensuite, recommande à Marie de se soumettre à Elisabeth et lui promet de la venger si les demandes de Marie n'avaient pas d'issue positive. La confrontation entre les cousines vient ensuite, forte, rythmée, pleine de dynamisme (et d'injures). La scène de duel s'achève par la condamnation à mort de Marie. Ce duel, bien que fort, intense et fréquent dans les représentations artistiques de cette « légende historique ». .. est pour autant totalement inexacte.

Ce sont les préparatifs de l'exécution de Marie qui occupent le troisième acte. Entre révélations et tension dramatique, et après la scène de la confession, la haute figure de Marie et celle, jalouse, d'Elisabeth, se détachent, jusqu'aux trois coups de canon signifiant l'exécution de Marie Stuart, en plein oxymore tragique.

Genèse

L'opéra, représenté en 1835 pour la première fois, a connu une

histoire très tumultueuse. D'abord joué sous un autre nom, *Buondelmonte*, en octobre 1834, au Teatro san Carlo de Naples (avec deux interprètes qui se supportaient tellement peu qu'elles se sont crêpé le chignon à la première répétition) l'opéra a déchaîné, par la violence des antagonismes, des termes et des attitudes, par la force qui s'en dégage et la manière de l'exprimer, les foudres de la censure.

Les représentations s'arrêtèrent rapidement, et il fallut un peu plus d'un an, un changement de lieu, de nom et d'interprètes, pour que l'histoire se déroulât à nouveau, le 30 décembre 1835. La censure quasiment immédiate n'empêcha pas que les critiques et mélomanes amateurs du compositeur reconnussent *Maria Stuarda* comme un opéra très représentatif de l'auteur de *Lucia di Lammermoor.* De l'opéra reste la figure tutélaire de celle qui créa le rôle-titre: Maria Malibran, disparue quelques temps après la création de l'ouvrage.
Sa tessiture et son expressivité, en même temps que sa mort à 28 ans, en firent une personnalité forte et attachante – inoubliable.

Gaetano Donizetti: Maria Stuarda

En direct du Metropolitan Opera de New York
samedi 19 janvier 2013 à 19h

Illustration : Pour la mezzo américaine Joyce DiDonato qui vient de publier chez Virgin classics un superbe album dédiés aux Drama Queens, Maria Stuarda reste la prise de rôle la plus audacieuse, réalisée dès avril 2012 au Grand Opera de Houston